Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1908)

Heft: 112

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor: Grimblot, Edouard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257540

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et communications

S'adresser

a la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Comment travaillait Napoléon

Dès le lendemain du 13 vendémiaire, Agthon Jean François Fain avait écrit, sous la diction de Bonaparte, les premiers ordres du jour du général en chof. Secrétaire archiviste du Consulet de l'Empereur, il le suivit jusqu'à Waterloo. Nul témoin ne pourrait dire avec plus d'exactitude comment travaillait Napoléon.

Le cabinet intérieur attenait à la chambre à coucher. Ministres ni domestiques, personne n'y pénétrait, que les secrétaires et les deux gardes du portefeuille, chargés de le ranger et d'allumer le feu. Au milieu de la piète, un bureau dessiné par l'empereur lui-même, échancré vers le centre, arrondi aux deux bouls, avait la forme d'un graud violon; au coin de la cheminée était une causeuse, près d'un guéridon où s'entassaient les dépê hes; une bibliothèque, remplie de livres d'histoire, courait le long du mur; au pied de la haute pendule, une immense table d'acajou était recouverte de cartes.

Napoléon, s'asseyant d'abord à son bureau commençait par signer les pièces dictées la veille. Il les relisait toujours, y faisait des ratures et des additions, les lançait au secrétaire en disant : « Expédiez ». Il s'installait de suite dans la causouse pour déponiller les dépêches empilées sur le guéridon. Il dictait, à mesure, les réponses, jetant sur le tapis les papiers qu'il n'avait plus à revoir, cela s'appelait le « répondu ». Il faisait une pile des affiir s qu'il comptait résoudre dans la journée; c'était le « courant »; une autre faite des dossiers

Feuilleton du Pays du dimanche [6

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Il y a quinze ans, j'étais maréchal des logis aux hussards, et mon escadron se rendait à Marseille. Dans l'une de nos étapes, à propos de je ne sais plus quelle question de préséance... à la distribution du fourrage, je crois, je me pris de querelle avec un de mes camarades; les coups suivirent les paroles, et je fus comme toujours, hélas! le premier à frapper.

Coups de poing sont toujours suivis de coups de sabre ou d'épée. Toutefois, comme il est défendu de se battre en route, nous q l'il voulait étudier à tête reposée, se nommait le « suspons ».

Puis, l'empereur parcourait ensuite les bulletins de police. Il y en avait quatra venant du ministère, de la Préfecture, de la police militaire et d'une petite polica, payée par sa cassette. Les trois premiers ne contenaient d'ordinaire que des choses assez banales, le ministre, le préfet et le général Hulin réservant pour l'audience du lever les nouvelles les plus secrètes ou de l'intérêt le plus piquant. Les rapports de la patite police racontaient les menus potins du monde; ils amusaient l'empereur qui s'en servait surtout pour contrô er la police officielle et taquiner ses agents.

Un portefeuille de marceain rouge, por tant c tte inscription innocente : « Gazettes étrangères », passait ensuite sous ses yeux, « Actit le saget de la noste et le résumé de correspondances onvertet par le cabinet noir. Le baron Fain assure que l'empereur n'attachait pas plus d'importance qu'il no fallait à ces indiscrétions : « Est-il rien, disait-il, de plus mobile et de plus expansif qu'une let re française? Tel que j'aurai maltraité à mon lever, va écrire que je suis un tyron et demain donnera sa vie pour moi ...

Il brûlait donc tous ces papiers et n'en gardait que « l'impression ». Il est vrai que plus d'ane disgrâce n'eut d'autre cause que cette simple impression. Le portefeuille rouge contenait aussi des correspondances libres, lettres de quelques amis qu'il s'était ménagés; moyennant une pension de 500 francs par mois, Mes de Genlis lui écrivait tous les quinze jours. Après les lettres, l'Empereur parcourait les journaux et quel-

dûmes attendre notre arrivée à Marseille pour vider entièrement la querelle.

Quinze jours s'écoulèrent, et je ne vous étonnerai pas en disant que j'avais à peu près oublié cette affaire, lorsque trente jours de salle de police que je reçus du colonel en arrivant au quartier de Memtpenty me rappelèrent désagréablement l'équipée de la route. Mon camarade, qui avait eu même pert dans cette justice distributive, fit aussi sa demande de rencontre, et le lendemain, accompagnés de nos témoins et d'un prévôt, nous sortimes de nos cellules pour aller sur le pré, autrement dit le manège.

Le matériel de la salle d'armes n'était pas déba'lé; nous dû nes nous battre avec nos sabres d'ordonnance.

Les lames étaient engagées depuis quelques secondes, lorsque mon adversaire, faisant en avant un pas mal calculé en me menaçant, mais sans porter un coup à fond il attendait une parade que je ne fis pas, — quefois les listes tenucs aux portes du palais.

Revenant alors à son bareau, il attaquait la pile du « courant ». Il prenait rarement la plume, car il écrivait très mal, bien qu'il fit à son ancien maître d'écriture une pen-sion sur sa cassette. Il diciait douce nent d'abord, puis s'animant peu à peu, prenait le ton de la conversation, se levait, parcourait la pièce de long en larg', d'un pas qui le réglait sur l'allure des i lées et la coupe des phrases. Le modérer, le faire répéter impossible; le secrétaire n'aurait ja mais pu le suivre dans certaines phrases toutes faites qui, par bonheur, se représentaient d'ellesmêmes sur les lèvres de Napoléon. « L'é-crivain les savait par cœ 17; il les voyait venir comme la chute d'un rondeau; un signe suivait pour en marquer la place. . Mais il fallait que le secrétaire veillat tout partieu-lierement sur les noms propres, l'empereur ne manquant jamais; dans le feu de la dictée de dire l'Ebre pour l'E'be, Smolensk door Salamanque, et d'appeler Hysope la forteresse d'Osope.

A neuf heures, le chambellan de service venait grafter à la porte pour annouver le lever, audience qui tantôt durait cinq minutes et tantôt se pro'ongeait jusqu'au déjeuner. Pendant ce repas qu'il prenait en famille, le souverain recevait son architecte Fontaine Denon, directeur du Musée, parfois David, Talma, Isabey et Gérard, toujours M. Burbier, son bibliothécaire, qui lui rendait compte des ouvrages nouveaux.

Revenu dans son cabinet, cu'il trouvait déblayé, il entamait les dossiers en réserve, passant d'une note diplomatique à un projet de fortification, d'une question de droit ci-

vint s'enferrer lui-mê ne sur mon sabre que j: tenais en garde avancée.

La poitrine fut trouée à quelques lignes au dessus du cœir. Le copp que le prévô! n'avait pu prévoir résonna comme s'il eût crevé la peau d'an tambour. Mon pauvre camarade lâcha son arme.

Je me jetai en avant et il tomba dans mes bras.

Il n'y avait pis de brancard, et tandis que l'un des témoins courait chercher le médecin à la salle de visite, j'emportai le b'essé. Sa poitrine arrivait à la hauteur de ma figure, et à chaque pas, des lèvres béantes de la plaie, jaillissait un flot de sang noir et chaud qui me frappait au visage et ruisselait sur moi. Je sentis le pauvre corps que je portais se crisper dans un dernier frémissement, et ce fut un cadavre que, arrivé au terme de cette terrible course, je déposai sur le lit qu'on venait de préparer.

(La fin prochainement.)

vil à une affaire de douanes, de finances ou de ponts et chaussées. Malgré sa prodigieuse mémoire, il n'aurait pu suffire à cette tâche si variée, sans les « livrets « tenus à jour par les diverses administrations et qui mettaient sous les yeux le tableau le plus précis de chacun de ses services. « Le métier d'empereur, disait-il, a ses outils comme tout autre . Chaque matin, on y indiquait sur des épingles de différentes couleurs la position des armées bataillant en Europe, et l'Empereur, couché de tout son long sur la table, suivait de son cabinet les mouvements de ses troupes.

Un des chapitres auxquels il donnait le plus de soin était l'apurement des comptes, de tous les comptes, mais surtout des petits et notamment des quinze mille francs, crédit qu'il s'allouait chaque mois comme argent de poche. Et rien ne l'amusait comme de prendre en défaut, fat-ce pour quelques centimes, le moindre ministre de ses dé-

penses.

M. D.

La Grange

Nous devions être à quinze cents mètres d'altitude. La forêt de sapins, où nous marchions depuis trois heures, cesta brusquement, et j'eus l'impression étrat ge que toute l'ombre allait rester en arrière. J'en éprouvai rne émotion vive, et je sentis l'appel de l'instinct qui me disait de reculer, comme il arrive lorsqu'au bout d'un champ la terre finit et la mer apparaît. En avant, il n'y avait rond, sommet de la montagne, couvert d'une herbe (gale, sans un repli, sans une pierre, et dont la courbe se levait, dans le bleu du ciel, toute vibrante de rayons. Je sortis de l'ogive des derniers arbres; je m'avançai sur la pente d'où il était impossible d'apercavoir encore les vallées, à cause des grandes ailes de la forêt, repliées autour du dôme sacré qui porte, huit mois de l'année, la couronne de neige. Cette grande clarté où j'entrais était froide et le veut violent couchait le gazon, bien que celui-ci fût à peine plus long que le doigt. Les flours, presque tontes fanées, avaient un air de plantes d'herbier. Mais la senteur de toute la montagne verte flottait sur ces hauteurs. Des milliers de sauterelles à ailes bleues, à ailes grises, à ailes rouges, s'envolaient avec un crissement léger. L'unique sentier, qui montait en se tordant sur la pente, était si étroit et si faiblement tracé, que de bien rares passants l'avaient assurément suivi.

Cette paix de la montagne me ravit!

dis je en me retournant.

Le compagnon de ma route était un avocat de Chambéry, mince et griconnant, qui parlait bien et sourisit encore mieux, un de ces hommes avec lesquels il fait bon causer, parce qu'ils ont l'esprit ferme et le jugement indulgent. Bien qu'il fût alpiniste, et je crois même vice-président d'un Club alpin, il admettait la promer ade. Je vis qu'il souriait de mon exclamation, la trouvant sans doute naïve, ou banale, ce dont je serais volontiers convenu. Mais il ne me dit point, en ce moment, le fond de la pensés. Je ne parvins pas à le deviner. Et nous continu âmes de monter.

La marche était extrême mei t dure, à cause de la raideur de la pente. Il fallut plus d'une demi-heure pour atteindre la plate-forme d'cù nous devions aveir, selon la promesse

qui décide toutes les ascensions, « une vue admirable . Mais, au moment même où nous arrivione, un nuage, que nous ne pouvions soupçonner, montait de l'autre côté de la montagne. Il avait couvert et enseveli toutes les cimes lointaines qui forment l'horizon ; il avait pris la haute vallée pour chemin; il l'avait submergée; il s'avançait, triangle énorme de brume, dont la pointe, fouilleuse et sensible comme une antenne, se redressait en touchant l'herbe, et continuait de s'élever, suivie de son corps immense.

Nous fûmes enveloppés par ce brouillard glacé, qui, ayant gravi la cime, se mit à descendre aussitôt le talus gazonné par où nous étions venus. Tout disparut, à l'exception d'un petit cercle de terre autour de nous; et, au delà, c'etait une nuit grise, uniforme, poussée, comme les marées, par une ferce grondante et dont on devinait la vitesse, à présent, à des tourbillons qui pasgaient et rompaient la coulée du nuage.

Je serais demeuré, sans doute, à considérer cette ombre en fuite, où j'espérais que le vent creuserait un jour et taillerait une fenêtre sur les terres d'en bas, sans un coup de tonnerre, tout proche, et qui n'eut d'écho que la voix de mon compagnon.

- Venez vite! Teut l'orage va fondre ici dans un instant, ce sera une pluie dilu-

vienne.

- Connaissez-vous un abri ?

- Oui, pour vous, au bas du tertre. Moi,

j'irai ailleurs.

Il s'élança au trot, sur la pente, et l'on eût dit qu'il tombait dans le vide. Je ne voyais plus le sol où il posait les pieds, et son mantean soulevé lui faisait des ailes noires. Nous coarrons en avengues, simplement allentifs à ne pas rouler, mais sans savoir en quel point du cercle de forêt nous allions aborder. Et l'embre s'épaissit encore, à moitié de la descente. Car la pluie, soudaine, lourde, lancée à toute vitesse, nous rejoignit, sonnante sur notre dos et muette sur l'herbe rase.

Quand mon compagnon eut reconnu à quel signe ? je l'ignore. — que nous élions assez proches de ce qu'il cherchait, il m'ar-

- Allez devant vous, me dit-il, sans plus monter ni descendre. Vous devez trouver une grange où je suppose qu'il y a du monde aujourd'hui. Moi, je vaiz dans la forêt : vous m'y rejoir drez plus tard.

- Pourquoi ne pas venir ?

- Allez! vous dis je, et ne prononcez pas mon nom! Ce n'est pas le moment de

s'expliquer.

Il était ruisselant, moi de même. Je le perdis de vue presque aussitôt, et, continuent, comme à tâtons, dans la direction qu'il m'avait donnée, je distir guai, en effet, derrière les hachures de la pluie, une forme d'habi ation. Je poussai une porte de bois brut, et je vis une étincelle dans la nuit noire. En même temps, des voix d'hommes et de femmes de mandaient :

- Vous n'aviez donc pas vu l'orage venir? Ce n'est pas un temps pour être

dehors! Fermez bien la porte!

Quand mes yeux furent habitués aux ténèbres presque entières du lieu où je me trouvais, je vis qu'il y avait, autour de moi, trois hommes couches sur une vieille litière, dans un angle ; une grande fille rousse assise à leurs pieds; une femme debout serrée dans un châle de miséreuse, et deux bœufs qui touchaient le plafond de leurs cornes, lorsqu'ils levaient la tête. C'était une de ces grai ges, comme on en bâtit au bord des pâ-

turages alpestres, et qui se composent d'un toit chargé de pierres, et de quatre murs très bas. Par exception, celle-ci était divisée en deux par un palis de troncs de sapin non équarris, signe probable qu'elle appartenait à deux propriétaires, et qu'elle abritait deux récoltes. Les bœufs appuyaient leur croupe à la cloison, et leur mufle était tendu vers le cou'oir libre où je me tenais, avec la femme debout, une réfugiée, une myrtilleuse dont le panier repotait à terre. Les fermiers occupaient la droite, et, du cadre de planches rempli de paille qui leur servait de lit, sortait le buste d'un homme qui s'était à demi redressé en me voyant entrer, et qui fumait une pipe courte.

Cet homme était roux de cheveux comme la fille de ferme assise à ses pieds, et avec laquelle il plaisantait en patois. Il avait de longues dents, qui transparaissaient sous ses moustaches, lorsqu'il retirait de sa bouche le tuyau de sa pipe; les joues étaient blanches et creuses, les yeux bleus et bridés, le front bas. Je regardais rire ce visage et je ne le voyais pas s'épanouir. L'homme riait de quelque histoire commencée avant mon entrée, de nos vêtementrs trempés, car la pauvresse et moi nous étions lamentables, et aussi de l'orage qui canonnait le sommet

de la montagne.

- Ah! le vieux, disait-il. Comme il cogne!

Cela l'amusait évidemment. Les bœufs s'arrêtaient de souffler, quand la lueur de l'éclair coupait la grange, aux trois fentes

de la porte.

J'essayai d'interroger les valets de ferme, étendus près du maître, dans la litière qui les recouvrait presque. Ils répondirent en français, mais quelques mots seulement, ayant sur moi la supériorité de leur patois qui les mettait en gaieté. Personne n'use et n'abuse d'une langue étrangère autant que le paysan.

Il pleuvait encore, lorsque je quittai l'abri de la grange et regegnai la forêt. Mon compagaon, helé, répondit, et nous nous enfonçâmes sous les hauts sapins, devenus funèbres, et où voyageaient avec nous des lambeaux de brume grise poussés d'un

reste de vent.

- Pas sympathiques, vos faucheurs de là haut ! lui dis-je.

Et, quand j'eus décrit le paysan roux

qui fumait sa pipe

- Il ne m'aurait pas accueilli, répondit mon compagn. Je le connais. C'est un homme violent, riche et avare. Avez vous observé que la grange est divisée en deux ?

– Oui.

- Elle était déjà ainsi lorsque ce paysan entra, un matin, dans mon cabinet, à Chambéry. Il m'expliquait qu'il avait hérité de cette grange, avec son frère cadet, et qu'il voulait, à tout prix, l'avoir à lui seul. Pour cela, il avait fait un procès, soutenant que le bien n'était pas partageable en nature, qu'on devait mettre la grange aux enchères, et l'adjuger au plus effrant. Comme il a plus d'argent que son fière, il espérait l'emporter. Malheureusement, le tribunal d'Albertville, après er quête, procédure coupée d'incidents, plaidoiries et remises, venait de décider que les deux frères pouvaient jouir chacun de la moitié de cette cabane.

Je veux donc en appeler, me dit l'homme. Et je viens ch z vous pour que vous

fassicz votre métier!

- Nous ne sommes pas obligés de le faire. mon ami, et je ne le fais jamais quand les clients ont tort. Combien vous a coûté le pro-